

SERGE LA BARBERA

*Le Syndrome de Salammbô*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2013

© Photographie Stéphane Kantor.  
© Éditions Allia, Paris, 2013.

LE DOUANIER me dit : “Vous êtes né en Tunisie. Vous êtes tunisien.”

Un facétieux destin m’a fait naître en Tunisie. Flatté d’être distingué parmi la foule des touristes, je réponds, avec l’aplomb de l’Occidental face à un représentant d’un État africain que mon passeport est français. Il s’en saisit et le jette, me privant par ce geste de mon droit de passage. Il déclare enfin avec une moue méprisante : “Alors vous êtes juif !” Mes dénégations balbutiantes n’auront d’autre effet que d’accroître mon malaise.

Tel est mon premier contact avec ce que l’on appelle “la terre natale”. Mon lieu de naissance n’a été jusque-là qu’un concept, une macule que je traîne avec une légère gêne parce qu’il révèle aux autres, le plus souvent bien enracinés, des origines floues. Sur mon état civil figure la mention : “Né à Salammbô.” Ce lieu embaume l’exotisme, ce dont je me serais bien passé. À travers moi, ressurgissent toute la médiocrité de la situation économique de ma famille, la douleur du déclassé social et les difficultés d’adaptation qui l’ont accompagné. Encore élève, tous les ans, en début d’année scolaire, je devais faire semblant de ne pas

entendre les railleries des plus subtils de mes camarades de classe. “C’est un bougnoule”, se poussaient-ils du coude. “Non. Pied-noir!” me rabaisais-je parfois.

Je devrais attendre de nombreuses années pour pouvoir enfin me réjouir, auprès de quelques lettrés, d’un lieu de naissance si littéraire. “Ce célèbre roman de Mallarmé!” s’exclama un jour, enjoué, l’officier orienteur lorsque j’accomplis mes trois jours à la caserne d’Auch, me plongeant ainsi dans une perplexité affligée.

Par quelle lubie pouvait bien être alors habité l’agent administratif chargé de remplir le registre des naissances? Il aurait pu mentionner Tunis, à la rigueur Carthage. Seule la clinique où les Européennes tunisoises viennent accoucher distingue Salammbô. J’ai longtemps dû faire avec.

Aussi, lorsque je débarque pour la première fois en Tunisie, pays où mon lieu de naissance doit enfin cesser de paraître étrange, habitué à la politesse froide des douaniers européens vis-à-vis des jeunes gens de leur pays, je suis profondément atterré d’être traité avec une telle brutalité. Je réalise que le nom de Salammbô n’est pas seulement celui de l’héroïne du roman de Flaubert. Il révèle aussi une complexité historique. Mes parents,

eux-mêmes nés en Tunisie, ont passé toute leur vie, jusqu'à leur départ, sur un territoire qu'ils pensaient être le leur, tout en étant les enfants d'une "mère patrie" qu'ils ne connaissaient pas. Mon retour (mais peut-on parler de retour dans mon cas?), comme d'ailleurs pour tous ces rapatriés d'origine italienne ou espagnole, fait de moi un personnage sans racines définies, un apatride ou quelqu'un pour qui la notion de patrie est fluctuante.

Je ne suis pas juif, mais ce jour-là, je me sens juif. Je ressens ce que des millions de personnes peuvent éprouver lorsqu'un individu, investi d'une petite autorité, les traite durement, dans l'indifférence générale.

Une fois respectés les codes, c'est-à-dire ma complète humiliation, mon aplatissement, pas que métaphorique, devant l'autorité du douanier, je reprends le cours de mon voyage, toujours hanté par ce premier contact avec mon pays de naissance.

Dans le TGM, le train colonial reliant Tunis à La Marsa qui longe la baie, je passe par La Goulette, le petit port de pêche où a vécu une partie de ma famille, celle qui, un jour, a décidé de "rentrer" en Italie. Après un arrêt à Carthage, le train, obsolète, tout en proposant une sorte de projection futuriste de notre monde appauvri par le concept de la dette,

stoppe dans un grincement de freins. À travers la vitre ouverte, je regarde le panneau qui indique Salammbô. Soudain, mon corps devient extrêmement pesant.

DÉCLINAISON tardive de l'architecture du Bauhaus pour la forme, faite de granit, de verre et de béton, la médiathèque de Limoges se distingue avant tout par sa gratuité. Étudiants, retraités, mères de famille accompagnées ou non de leur(s) enfant(s), chômeurs, immigrés, y procèdent à une chorégraphie venant animer les deux niveaux de la médiathèque ouvrant largement sur un espace central lumineux. Aussi contemporain soit-il, ce n'est pas un bâtiment parmi d'autres d'une ville régionale, c'est un lieu à part entière, un espace libéré de tout carcan, autodiscipliné, un sas ouvert sur des perspectives d'avenir confiantes.

Aussi, lorsque la responsable de l'animation culturelle de la Bibliothèque francophone multimédia lui propose de donner une conférence sur le thème de la révolution tunisienne, il n'hésite pas un instant.

Le marasme que l'histoire connaît à l'heure actuelle, pousse les historiens à la visibilité. La désaffection des étudiants pour cette discipline,

celle du public, qui se traduit par une médiocre vente d'ouvrages, exception faite des livres de Max Gallo et de Lorant Deutsch – l'un académicien prolifique et repu, l'autre, amateur célèbre, sorte de nègre inversé pour l'histoire en tant que science humaine – les oblige à tenter de sauver leur matière. Délaissant le doux inconfort des archives, ils s'engagent sur la place publique et proposent une vision des événements historiques qui puisse améliorer, un tant soit peu, la compréhension du monde.

Cette intervention dans le cadre du festival annuel de la francophonie le réjouit. Elle révèle une reconnaissance pour lui-même autant qu'un intérêt pour son sujet de recherche. À 18 heures, la salle est pleine. Il a travaillé un mois durant à son texte mais il sait que ce genre d'intervention, au contraire d'un colloque universitaire où ceux qui écoutent, concentrés sur leur propre exposé, restent le plus souvent passifs, ne se déroule jamais comme prévu. Il s'attend à être questionné, interpellé, sommé de s'expliquer. Sachant cela, il décide d'y aller franchement.

“Mesdames et messieurs, commence-t-il, peu d'événements historiques ont eu, en quelques siècles, une portée planétaire. Le plus souvent, les évolutions se sont produites de manière souterraine et régulière, avec, parfois, des

accélération époustouflante dont on peut sentir l'infinité des conséquences et l'immensité des possibles qu'elles ouvrent à l'humanité. Certains peuvent être en toc, comme le 11 septembre 2001, qui n'a été, somme toute, qu'un révélateur de la fragilité, aussi bien interne qu'externe, du pays qui a dominé le monde au xx<sup>e</sup> siècle. Il ne faut pas confondre événement historique et événement médiatique. Dans ce cas, commémorer à un rythme décennal comme on a pu commémorer Mai 1968, est justement une preuve de la faiblesse de la portée historique de la destruction des deux tours jumelles. Comment ne pas s'y tromper ?

Les révolutions arabes – particulièrement la révolution tunisienne – ont suscité des commentaires farfelus, ineptes mais également sérieux et compétents. De ce magma, ressortait l'idée qu'il s'agissait d'une révolution comparable par son ampleur à la Révolution française et que les pays du Sud allaient enfin se mettre en marche. Mais en marche vers quoi ? C'est ce que je voudrais, à travers certains thèmes, éclaircir avec vous ce soir."

APRÈS un changement improbable à Bir Bou Rekba dû à la voie unique et à la logique de



l'exploitation coloniale, j'arrive à Sousse par le train. Je désire, tout en prenant des vacances ensoleillées, voir les maisons de mes grands-parents ; simple curiosité ou volonté de me confronter à la mémoire familiale et de la passer au crible de la réalité.

Je commence par faire le tour de la ville sans but précis puis je passe par la plage que ma famille m'a toujours vantée comme étant la plus belle du pays. J'étale ma serviette de bain, avant de m'étendre et de profiter béatement des rayons brûlants du soleil d'août. Un vieux Tunisien marchant avec difficulté dans le sable se dirige vers moi. Instantanément, je me raidis et dresse autour de moi un halo invisible de protection propre à décourager toute intrusion. Projetant une ombre qui me couvre des pieds à la tête, il s'arrête à un mètre. Une main sur le cœur, il s'incline et me demande si, comme mon élégance le lui laisse deviner, je suis bien français. Il se lance alors dans une brève déclaration exaltée : "La France, me dit-il, a été mon seul amour." C'est pour elle qu'il s'est battu pendant la guerre. Après avoir sollicité une poignée de main, il me salue et continue son chemin sinueux entre les corps étendus.

Je le regarde partir, soulagé, parce que je n'ai aucune envie de parler. Ses paroles m'ont pourtant réconforté. La déconvenue de mon

arrivée s'en trouve atténuée. Assis sur le sable, je passe instantanément du statut de touriste esseulé et légèrement vulnérable à celui de colon. La brise marine qui me caresse le visage me souffle mon importance. Je tourne la tête pour le voir disparaître. Sa fragile silhouette se fond dans la foule de la ville jusqu'à ne plus laisser entrevoir qu'un vieil homme seul perdu dans ses souvenirs. L'idée que je me fais de lui se modifie. La noblesse que je lui ai attribuée de prime abord s'alourdit de ridicule. Comment concevoir qu'un homme âgé puisse quémander une poignée de main à un garçon d'à peine vingt ans et lui témoigner une déférence à rien d'autre due qu'à sa nationalité? Il m'a octroyé un privilège de naissance, comme sous l'Ancien Régime, et m'a renvoyé la réalité de la colonisation; celle qui faisait du plus ordinaire des Français une personne qui avait une position sociale. Je condamne son comportement et sa soumission revendiquée. En me plaçant mentalement un instant dans le camp des nationalistes tunisiens, il me paraît évident que je n'aurais pas pu supporter l'existence de tels individus et que j'aurais probablement été d'accord pour éradiquer de semblables attitudes. Je comprends toute la perversion coloniale et les raisons qui ont présidé, par la suite, à l'installation durable

de régimes autoritaires dans les anciennes colonies. Fort des indications que mes parents m'ont données, imprécises puisque puisées dans le souvenir et ne pouvant tenir compte des changements topographiques qui ont pu survenir, j'essaie de repérer les lieux où ma famille a vécu.

J'identifie immédiatement le quartier sicilien de Sousse; une rue en pente bordée de maisons à deux ou trois étages entre lesquelles flottent des lignes inégales et colorées de linge suspendu à des fils presque invisibles. Tout se passe comme si les habitants contemporains du quartier de Capacce grande (il existe aussi un Capacce piccolo), situé entre front de mer et ville européenne, s'ingéniaient à entretenir une tradition. En ce qui concerne ma famille maternelle, les différents éléments du puzzle semblent s'emboîter sans difficulté.

Je regagne le centre-ville de Sousse. Il est désormais quadrillé de carrefours matérialisés par des ronds-points à l'européenne. Mes grands-parents paternels possédaient un immeuble, dans le quartier colonial, que je n'arrive pas à retrouver. Peut-être a-t-il été détruit, à moins que d'autres habitations ne soient venues s'agglomérer là. En revanche, je retrouve leur grande demeure, centre d'une petite propriété agricole, sur la route de Tunis.